

Christian Soleil

Jean Marais, le dernier héros



Préface

Jean Marais, Le mythe incarne

**par Pierre Guénin,
ancien rédacteur en chef adjoint de Cinémonde,
directeur des éditions S.A.N.,
romancier et essayiste.**

En brossant ce portrait de Jean Marais, Christian Soleil s'est attaqué à la tâche la plus ardue et la plus inspirée : parler du seul acteur français qui fasse corps avec son propre mythe, et qui, par une sorte de prodige accepté par tous ceux qui l'ont aimé, rejoint aussi le mythe représenté par Jean Cocteau, au point que leur cheminement se confond dans une harmonie sans défaut. Pendant des années, avec ce génie de l'improvisé qui lui est propre, l'auteur des *Enfants terribles* avait dessiné le visage, le corps qui le hantaient : ceux d'un demi-dieu mythologique, le poursuivant non seulement dans ses fictions, mais

aussi au plus profond de ses rêves. Or, un jour, ce demi-dieu fut devant lui.

Cocteau était déjà célèbre lorsqu'il rencontra Jean Marais dès avant la deuxième guerre mondiale. Mais qu'était Jean Marais ? Un adolescent poussé en graine, un garçon de Paris qui en avait la gouaille, le rire d'enfance (il l'avait conservé), les humeurs, chapardeur et soupe-au-lait à ses heures.

« Jeannot » avait également un instinct sûr qui le poussait vers les planches, le théâtre, lieu magique de toutes les fantasmagories. La rencontre des deux Jean, Marais étant alors figurant chez Dullin, fut un choc... « Jeannot » sut aussitôt qu'il avait rencontré un maître, un mentor si exceptionnel que, plus d'un siècle plus tard, le fait d'avoir eu un tel Pygmalion et d'avoir su s'en faire aimer, restait pour lui un permanent miracle : *« Il est venu et j'ai suivi. Je lui dois tout. »*

Pendant des années, après même que Marais fut devenu son acteur fétiche, Cocteau ne cessa de penser à Jean comme à un « moteur »... mais si vivant, d'énergie et de travail multiforme !

Certes, on peut contester à Marais ses qualités d'acteur, encore que... jouer du Bernard Shaw avec une comédienne aussi perfectionniste qu'Edwige Feuillère et *Le roi Lear* devant 2000 spectateurs au théâtre antique de Vaison-la-Romaine, ne soit pas permis au premier venu. Il faut admettre aussi que *l'interprète idéal de Cocteau* n'était pas exempt de tics, avec une voix de *violoncelle crapuleux* (disait Marcel

Jouhandeau). Mais ces défauts n'étaient pas sans rappeler... les abus des tragédiens qui fascinaient justement Cocteau dans son adolescence (de Max, Lucien Guitry, Sarah Bernhardt... Une autre époque)...

Ce que j'écris ici est mieux dit par Christian Soleil, dont la plume est guidée par une affection et une admiration qui sont la source de son inspiration.

Déjà, il avait su ouvrir l'intimité du poète et de son fils adoptif Edouard Dhermitte. Aujourd'hui, grâce à ce kaléidoscope d'images et ces plongées psychologiques ferventes (nous restituant un Jean Marais tel qu'il fut) Christian Soleil parachève *sa trilogie*. Mieux : il parvient à transformer en trinité le mythe de ces trois Etres, eux aussi parmi *les plus irremplaçables* du siècle que nous venons de quitter.

Pierre Guénin.

Prologue

Cher Jean,

Les années s'accumulent depuis votre mort, le 9 novembre 1998. Je ne les compte plus. Un peu plus de trois ans après l'ami Edouard Dermit, Doudou pour les intimes, vous fermiez les yeux pour toujours sur le ciel bleu de cette Côte d'Azur où vous aviez choisi de vivre, où il fallait bien mourir un jour... Une mort prévisible, prévue, annoncée. Celle d'un homme de bientôt 85 ans qui a su remplir sa vie, chaque instant de sa vie, sans se soucier jamais des lendemains qui chanteraient ou non. Celle d'un amoureux du soleil, du théâtre, de la scène, du public, tôt saisi par la maladie rouge et or qui hantait le poète. Celle d'un ami sur lequel on pouvait toujours compter, à distance, le temps d'un appel téléphonique, d'une lettre tracée sur la feuille blanche de cette écriture dynamique, heurtée, passionnée, agressive aussi parfois. Comme si le temps vous manquait et qu'il fût nécessaire de jouer tous les rôles

à la fois, de répondre à toutes les demandes, avec cette boulimie caractéristique de ceux qui ont trop besoin d'être aimés pour ne pas aimer eux-mêmes, spontanément, et chercher à donner jusqu'au bout de leurs forces, jusqu'aux dernières minutes de leur vie, jusqu'aux dernières gouttes du sang blanc de leur âme, jusqu'au dernier souffle de leur voix.

Dire que j'avais souvent imaginé cette mort, parce qu'il faut bien s'accoutumer à l'amort pour ne pas la laisser vous prendre de court. Dire que j'avais tenté d'imaginer cette fin qui n'en est pas une, d'apprivoiser la tristesse qui me saisisait à l'annonce de votre disparition ! Pourtant, et ce n'est pas une formule, votre visage est toujours plus vivant sur l'écran, le sourire éclate avec la même vigueur au milieu de l'épaisse barbe blanche, le rire tonitruant accompagne avec la même force le mouvement de crinière du vieux lion sans âge, et je me surprends à penser que la vérité dort bien loin de l'objectivité de circonstance des journalistes, au-delà de l'effet d'annonce qui nous ferait croire que tout est fini. Parce que ceux qui savent vivre pleinement chaque instant qui passe sans jamais chercher à l'arrêter ne meurent pas. Chacun de leurs actes s'inscrit dans un repli du temps et communique en ligne droite avec l'éternité. Il suffit d'une épingle pour traverser et réunir les remous d'un drap blanc. Il suffit du silence et d'un souffle qui se laisse aller pour retrouver aujourd'hui chacune de nos rencontres. Il suffit de relire vos lettres pour retrouver

chacun des moments auxquels vous avez accepté de participer, de près ou de loin, de partager un peu de vous, pour la mémoire du poète ou pour l'amitié que vous portiez à ceux qui l'entretenaient. Il suffit de vous regarder jouer, jouer de vos rôles, jouer des interviews, jouer de la vie, pour être convaincu aujourd'hui que votre mort n'est pas triste, que vous n'auriez pas supporté qu'elle nous attristât, et que la vie, décidément, doit être vécue comme un jeu, comme si tout valait tout, puisque nous savons bien, au fond, que rien ne vaut rien.

Notre première rencontre remonte au 20 janvier 1990. Je travaillais alors sur un projet sur Jean Cocteau, et une amie commune m'avait proposé de nous présenter. Bien entendu, je connaissais vos films, j'avais eu l'occasion d'admirer votre prestation sur les scènes parisiennes, lyonnaises ou stéphanoises au cours des dix années qui avaient précédé. Je connaissais l'acteur, le mythe, mais que savais-je de l'homme que j'allais découvrir ?

La scène se passe dans les salons de l'hôtel Nikko, à deux pas du Champ-de-Mars, sur les rives de la Seine. J'entre dans la pièce et je m'avance vers vous. Vous : une image de cinéma. Un regard bleu comme l'éternité dans un visage de photo dédicacée. Un visage, en fait, sombre et fermé l'instant d'avant, brusquement éclairé d'un large sourire à l'arrivée de l'inconnu que je suis. On vous glisse mon nom à l'oreille et là, vous partez d'un grand éclat de rire,

pendant que vous me tendez une main ferme et chaleureuse. De votre voix rauque, cassée par l'artifice des cigarettes à la chaîne pour ressembler à l'image que vous voulez donner de vous, vous lancez : « Ah ! J'ai toujours dit que Jean Cocteau était le soleil à l'ombre duquel je me reposais. Voilà mon nouveau soleil. Bonjour, Christian Soleil ! »

L'effet garanti. Pas moyen de passer inaperçu. C'était votre manière. Eblouir pour se préserver. Envelopper votre interlocuteur de bandelettes pour le rendre inoffensif. Votre belle assurance, qu'un inattentif aurait pu trouver superficielle, me semblait d'emblée témoigner d'une peur de l'autre. Certes pas la peur de celui qui manque de courage, au contraire. Du courage, vous en aviez. En fait, vous étiez le dernier héros ; vous avez passé votre vie à construire le personnage que vous auriez voulu être. A force de faire semblant, ne devient-on pas ce qu'on fait semblant d'être ? La peur de blesser ou d'être blessé, ce qui revient au même, vous faisait éviter les autres. Quelquefois en vous repliant dans la solitude de votre atelier de Vallauris. D'autres fois, puisque vous aviez délibérément choisi un métier public, en instaurant entre vos interlocuteurs et vous la barrière de la séduction.

« Ma mère, m'avez-vous dit un jour, me disait toujours que je n'étais pas beau. Je ne la croyais pas vraiment. C'est-à-dire que je me regardais dans la glace et je ne me trouvais pas laid. Mais en même

temps, malgré tout ce qu'on a dit de moi quand j'ai commencé de faire du cinéma, je n'ai jamais réussi à me trouver vraiment beau. »

On a souvent pris pour une coquetterie d'acteur votre extrême modestie. Ce n'était pas le moindre de vos talents : il était plus pratique, sans doute, que l'on ne prît pas pour argent comptant vos remarques sur vous-même. Pas beau, disiez-vous ? Pas vraiment un artiste, mais un homme qui s'amuse dans chaque instant de sa vie ? Comment expliquer cette boulimie d'activités, cette incapacité à refuser une préface, un dessin, un soutien pour telle ou telle action, votre présence à une inauguration ?

Il suffit de vous regarder vivre sur l'écran blanc de la mémoire. Il suffit de vous revoir lors de tel ou tel repas partagé. Je me souviens notamment de celui que nous avons pris, le 15 février 1995, avec le groupe de la Société des Amis de Jean Cocteau, dans le restaurant de la gare de Bercy. Nous avons évoqué la maladie qui rongait Edouard Dermit et qui allait l'emporter trois mois plus tard. Puis les différents convives vous ont demandé de raconter une énième fois les anecdotes les plus savoureuses de votre existence tumultueuse. Vous savez, ces histoires vraies mais arrangées par la mémoire et aussi par le talent de conteur que vous teniez du poète ? Ces histoires qui, finalement, vous évitaient de parler de vous et de plonger dans les abîmes infinis de vos souffrances de vieil enfant ?

Vous avez parlé, une fois de plus, de la chance, la chance insolente qui vous accompagnait toute votre vie, et qui ne plaçait des obstacles sur votre chemin que pour vous inciter à choisir une route meilleure. Je vous ai demandé si cette chance-là, vous ne l'aviez pas façonnée vous-même. Je revois votre sourire un peu triste : « Bien sûr, j'ai décidé une fois pour toutes que j'avais de la chance. J'avais entendu un metteur en scène parler méchamment d'un acteur en disant qu'il portait la poisse. J'étais très jeune, je débute dans le théâtre. Alors, je me suis dit que je ne voulais surtout pas qu'on dise cela de moi. Je ne voulais pas risquer de manquer un rôle à cause d'une mauvaise image. Donc du jour au lendemain, j'ai dit à tout le monde que j'avais de la chance. Quand j'ai raté le concours d'entrée au conservatoire, mes amis ont bien ri. Comment ? Je disais que j'avais de la chance et je ne réussissais pas ce que j'entreprenais ? Alors moi, avec une mauvaise foi évidente, je leur ai expliqué que c'était justement cela, ma chance, que si j'avais raté le conservatoire, c'est qu'une meilleure solution allait se présenter. Et alors, peu de temps après, j'ai commencé à travailler avec Dullin. C'est de là que ma carrière est partie. »

Parti dans vos anecdotes, vous perdiez toute la fatigue que l'âge faisait peser sur vos épaules. Votre regard pétillait de malice, vos mains volaient dans les airs avec la grâce de Thomas l'Imposteur, votre poitrine s'ouvrait comme sous les balles d'un invisible

et séduisant ennemi. Solaire et saturnien à la fois, vous pouviez irradier toute une salle de votre apparent bonheur de vivre.

Dès lors que vous n'étiez plus le centre d'intérêt de la table, en revanche, je voyais vos épaules s'affaisser, vos yeux se remplir d'une indicible tristesse, vos traits se figer dans une expression d'amertume qui transformait votre personnage d'éternel adolescent en un vieillard sans illusions. L'ombre n'était pas pour vous. Il vous fallait fuir les méandres labyrinthiques de votre âme en vous projetant vers l'extérieur, vers la lumière. Chaque chose en son temps. Si votre tour de potier, dans les moments de solitude choisie, vous ramenait insensiblement vers le centre de votre mandala, les périodes de représentation devaient vous situer au cœur de l'univers.

Pour cela, on peut dire que vous avez été servi. Même dans les dernières années de votre vie, après quasiment trente années de silence cinématographique, il vous était impossible de traverser une salle de restaurant ou un hall d'aéroport sans vous retrouver immédiatement environné d'une foule bruyante et joyeuse réclamant des autographes. Je ne vous ai jamais vu refuser ce don de vous. Comme s'il fallait rattraper le temps. Vous viviez dans l'urgence de la bonté. Cette urgence-là pouvait provoquer de monumentales colères. On vous disait gentil. Il était aisé de s'en arrêter là et de ne pas chercher les moteurs de cette gentillesse.

Une autre image s'impose à ma mémoire. La scène se passe à Lyon, à l'automne 1995. Dans le hall de l'hôtel des Célestins, où nous vous retrouvons quelques heures avant votre spectacle, vous êtes d'une humeur massacrant. Vous avancez sur la moquette avec un boitement prononcé. Il est clair que chaque pas vous arrache une souffrance. Une éternelle cigarette au bout des doigts, vous vous installez dans un fauteuil en cuir, cherchez d'un regard mitrailleur en hypothétique cendrier. Il n'y en a pas à proximité, ce qui ne laisse pas de vous agacer profondément. Vous jetez un « ils m'emmerdent ! » à faire trembler les murs, en même temps que votre index rageur propulse un cylindre de cendre sur le sol.

Quelques instants plus tard, nous sommes installés dans la salle du Théâtre des Célestins quand vous arrivez sur les planches, de la démarche légère du Patrice de *l'Eternel retour*. Votre regard bleu rieur balaye l'océan de têtes du public. Le séducteur prend le pas sur le vieil homme fatigué : l'acteur entre en scène ; la voix rauque si caractéristique résonne dans l'écrin rouge et or, relié par quelque fil mystérieux à tous les écrins du monde où vous avez puisé votre énergie.

Cette voix, plus encore que votre regard, votre visage ou votre silhouette, cette voix résume à elle seule ce que vous êtes. Vous n'aimez pas votre voix, trop haut perchée à votre goût, quand vous décidez, un beau jour de 1937, de la transformer coûte que

coûte. Les cigarettes en viendront à bout. Nicotine et goudrons voileront définitivement cette fragilité sonore, composant un timbre plus conforme à votre carrure, un timbre taillé à la hache, le timbre d'une statue grecque vibrant sous le ciel d'un été athénien.

Cette voix brisée, volontairement brisée, reconnaissable entre toutes, est un élément déterminant du personnage public que vous vous êtes fabriqué. Vous brisez votre voix comme on prendrait le voile. Pour ne pas dire ce que vous ne pouvez pas vous permettre de dire. Vous êtes Garbo, vous prenez sur votre public un recul immense. Seulement, ce n'est pas en vous éloignant de lui mais en vous jetant dans ses bras que vous le fuyez. Derrière la voix brisée, derrière le personnage public, l'enfant fragile et apeuré peut demeurer intact. Il se retrouve aujourd'hui face à face avec lui-même, dans une atmosphère d'une pureté incro-yable, comme vous disiez si bien, où les volutes de fumée se dissipent jusqu'à l'oubli. Je souhaite à votre enfant de se reconnaître, de reconnaître à présent sa beauté, et de s'aimer, tout simplement, parce que cet amour-là, qui vous a tant manqué, vous apaisera mieux que celui du public.

Je ne vous écrirai plus, cher Jean. Vous ne me répondrez pas. La mort qui vous enfermait vous a libéré. Vous avez quitté la fête, celle où l'on se rencontre et où l'on se perd. Je vous souhaite de ne plus être de cette fête-là, de ne pas céder à la tentation du mouvement, et de demeurer à tout jamais dans la

lumière qui vous va si bien. J'entends d'ici la voix du poète : « J'ai une grande nouvelle triste à t'annoncer, je suis mort... Chez nous, la vitesse est beaucoup plus importante que chez vous. Nous, on ne nous voit pas, on ne nous entend pas, on ne peut nous trouver sans se faire de mal. Notre vitesse est si forte qu'elle nous situe à un point de silence et de monotonie. Je te demande pardon. C'est pour te demander pardon que j'ai fait l'étrange effort d'apparaître. La poésie ressemble à la mort. Je connais son œil bleu. »

Mille et mille amitiés,

Christian

Chapitre premier

Au premier jour était le mensonge

« L'ombre, prise au sens le plus profond, est l'invisible queue de saurien que l'homme traîne encore derrière lui. »

(Carl Gustav Jung)

Jean Marais entre dans la vie comme on entre en scène. De plain-pied dans un univers de mensonge dont, nous dit-il, il s'efforcera par la suite de sortir. C'est-à-dire qu'il y aura deux vies : celle qu'il jouera sur les planches, et où le mensonge sera dans son droit ; et celle qu'il vivra, dans un souci constant de vérité, d'authenticité, de naturel : cette vie que le public retient comme celle d'un mythe d'abord, d'un acteur ensuite. C'est en effet beaucoup plus le personnage global qui construit l'image populaire de Jean Marais, que le seul comédien.

Jean Marais, c'est d'abord un jeune premier à la mèche rebelle, dont les photos envahissent les chambres des jeunes filles et des jeunes gens. Pendant la guerre de 39-45 et dans les années qui suivent, les demoiselles tricotent pour leurs amants le pull jacquard du jeune premier de *l'Eternel retour*. Son homosexualité, qu'il affiche courageusement sans pour autant la porter en étendard dans une époque qui est encore loin de la révolution des mœurs, ne l'empêche pas d'incarner un séducteur hors pair dans le cinéma français de l'époque.

Vingt ans plus tard, héros sans peur et sans reproche des baby boomers, il captivera la génération suivante dans les films de cape et d'épée, caracolant à cheval, combattant ses ennemis comme un lion, taillant ses adversaire sà coups de *botte de Nevers*, séduisant les plus belles dames. Fine lame et fine mouche, crinière flottant au vent, son corps athlétique déjouant tous les pièges, il exécute sans sourciller les cascades les plus périlleuses. On le revoit en collants écarlates, escaladant à l'aide de dagues la tour du château de Clairfond pour délivrer la belle Gisèle d'Angoulême. Il est perché à trente mètres de haut sur la façade vertigineuse quand une pierre se descelle... Le Capitán se rétablit in extremis d'un coup de rein.

Jean Marais aura d'abord incarné la jeunesse éternelle dans les films de Cocteau, s'imprégnant de l'univers mythique du poète auquel il donna corps. Quand son Pygmalion disparaît au tournant des

années soixante, il s'affirme alors en redresseur de torts. Il franchit allègrement le cap de la cinquantaine. Bourvil et Louis de Funès sont ses faire-valoir dans *le Capitan*, *le Bossu* ou *le Capitaine Fracasse*. « Désormais, je ferai semblant de vivre », a-t-il murmuré à l'oreille du poète dans le salon de la maison de Milly-la-Forêt où, le 11 octobre 1963, on a couché Jean Cocteau devant un miroir. A force de faire semblant, on peut se demander s'il n'a pas vécu plutôt mieux qu'il ne l'aurait imaginé de prime abord...

« Mais bien sûr que si, nous dira-t-il au cours d'un de nos entretiens. Je croyais vraiment que je ne pourrais jamais me remettre de la mort de Cocteau. Il avait toujours été tellement présent tout au long de ma vie. C'est lui qui m'a façonné. D'une certaine manière, je suis né en 1937 quand je l'ai rencontré. Seulement, je me suis vite rendu compte, parce qu'il avait laissé son œuvre, ses idées, ses mots, que je ne pouvais pas me laisser aller à la tristesse, au chagrin. Il y avait un immense travail à faire, qu'il nous avait laissé. Ce n'était pas le moment de baisser les bras. Son œuvre nous appelait. Même si elle n'avait pas besoin de nous pour se défendre. Mais je me sentais investi d'une mission à son égard. Il ne faut pas oublier que je lui dois tout. Tout ce que je suis. Tout ce que j'ai. Toute ma vie. Alors, de cette façon, il était toujours là, et même peut-être plus présent que jamais. Il avait dit, d'ailleurs, que trente ans après sa

mort, il se retirerait, fortune faite. Alors, j'ai continué de vivre. Et je me suis bien amusé, quand même. »

Mais devant les nouveaux mythes populaires du cinéma des années soixante, devant les James Bond et les starlettes fraîchement émoulues de l'imaginaire de la presse facile, Fantômas finit par faire pâle figure. Jean Marais disparaît corps et âme du cinéma français. C'est sans doute moins une question d'âge que d'une carrière trop exclusivement hexagonale. Avec lui, c'est aussi tout un cinéma français classique que balaie la Nouvelle Vague. Une Nouvelle Vague qui ne l'aura pas, ou peu, fait tourner. A l'exception, bien sûr, du *Peau d'âne* de Jacques Demy, hommage à Jean Cocteau et miroir à *La Belle et la Bête*.

Retour au théâtre pour Jean Marais dès les années soixante-dix, qui correspondent aussi pour lui à la découverte et l'approfondissement des techniques de la poterie et des arts plastiques. Besoin, sans doute, de renouer avec les origines. Besoin, aussi, de se rapprocher de la terre dont l'appel se fait peu à peu plus pressant. D'année en année, de jour en jour, Jean Marais se tourne vers sa vérité, cette vérité d'un enfant blessé né à Cherbourg le 11 décembre 1913...

De Cherbourg, du reste, il ne conservera pratiquement aucun souvenir : « C'est ma ville natale, mais je ne me rappelle pas de grand-chose. Je sais surtout ce qu'on m'a rapporté par la suite. Ma mère avait perdu une petite fille. Elle en voulait une autre. C'est moi qui suis arrivé. C'est dire que ça